

Pratique de l'ethnographie de rédaction dans un nouveau contexte organisationnel : quand le virtuel s'invite sur le terrain physique

Pauline Zecchinon

Volume 53, numéro 1, 2022

L'ethnographie organisationnelle du monde contemporain : faire, écrire et enseigner

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1112613ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1112613ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue de l'Université de Moncton

ISSN

0316-6368 (imprimé)

1712-2139 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Zecchinon, P. (2022). Pratique de l'ethnographie de rédaction dans un nouveau contexte organisationnel : quand le virtuel s'invite sur le terrain physique. *Revue de l'Université de Moncton*, 53(1), 11–34.
<https://doi.org/10.7202/1112613ar>

Résumé de l'article

À travers une ethnographie menée dans trois salles de rédaction de presses écrites francophones belges, entre mars et juin 2022, cet article étudie les défis posés par l'observation des interactions virtuelles à l'intérieur des salles de rédaction. L'accès aux canaux de communication virtuels, la gestion du flux constant d'informations en ligne, et le jonglage entre terrain « physique » et virtuel sont notamment questionnés. L'étude conclut que l'ethnographie reste pertinente dans un contexte où le travail en rédaction est de plus en plus hybride, mais nécessite des adaptations méthodologiques pour tenir compte du numérique. Les outils virtuels complètent plutôt qu'ils ne remplacent les interactions physiques, ce qui souligne l'importance de l'observation sur le terrain pour une compréhension complète des enjeux de recherche. En fin de compte, l'ethnographie reste un outil précieux pour étudier les pratiques de travail dans les rédactions, y compris à l'ère du numérique.

PRATIQUE DE L'ETHNOGRAPHIE DE RÉDACTION DANS UN NOUVEAU CONTEXTE ORGANISATIONNEL : QUAND LE VIRTUEL S'INVITE SUR LE TERRAIN PHYSIQUE

Pauline Zecchinon
Université catholique de Louvain

Résumé

À travers une ethnographie menée dans trois salles de rédaction de presses écrites francophones belges, entre mars et juin 2022, cet article étudie les défis posés par l'observation des interactions virtuelles à l'intérieur des salles de rédaction. L'accès aux canaux de communication virtuels, la gestion du flux constant d'informations en ligne, et le jonglage entre terrain « physique » et virtuel sont notamment questionnés. L'étude conclut que l'ethnographie reste pertinente dans un contexte où le travail en rédaction est de plus en plus hybride, mais nécessite des adaptations méthodologiques pour tenir compte du numérique. Les outils virtuels complètent plutôt qu'ils ne remplacent les interactions physiques, ce qui souligne l'importance de l'observation sur le terrain pour une compréhension complète des enjeux de recherche. En fin de compte, l'ethnographie reste un outil précieux pour étudier les pratiques de travail dans les rédactions, y compris à l'ère du numérique.

Mots-clés : Ethnographie de rédaction, ethnographie virtuelle, hybridation du travail, adaptation méthodologique

Abstract

Through an ethnographic study conducted in three newsrooms of French-speaking dailies in Belgium between March and June 2022, this article examines the challenges posed by the observation of virtual interactions within newsrooms. Access to virtual communication channels, managing the constant flow of online information, and juggling between the 'physical' and virtual field were some of the key issues explored. The study concludes that ethnography remains relevant in a context where editorial work is becoming increasingly hybrid but nevertheless requires methodological adaptations to account for the digital realm. Virtual tools complement rather than replace physical interactions, underscoring the importance of on-site observation for a comprehensive understanding of research objectives. Ultimately, ethnography remains a valuable tool for studying work practices in editorial offices, even in the digital age.

Keywords: Newsroom ethnography, virtual ethnography, work hybridization, methodological adaptation

Le 18 mars 2020, commence en Belgique un confinement de la population dû à la propagation de l'épidémie de COVID-19. Les Belges sont priés de rester chez eux et le recours au télétravail devient obligatoire dans toutes les entreprises des secteurs qualifiés de non essentiels et pour toutes les fonctions pour lesquelles cela est possible. Les rédactions des quotidiens de presse écrite n'échappent pas à la règle. Du jour au lendemain, le journal papier ainsi que le site web devront être produits et alimentés loin de la rédaction, depuis autant de lieux distincts qu'il y a de journalistes, éditeurs ou graphistes s'occupant de leur gestion. Pendant presque deux ans, jusqu'au 1^{er} février 2022, le télétravail obligatoire restera la norme dans les entreprises belges, avec plus ou moins de souplesse en fonction de la situation épidémique. Une première pour des rédactions jusqu'alors peu

familiales, voire complètement étrangères, au mode de fonctionnement en ligne.

Nos entretiens exploratoires avec les rédacteurs en chef et les chefs d'édition de trois quotidiens belges francophones (*Le Soir*, *La Libre et L'Écho*) nous permettent de confirmer cela. Au quotidien *Le Soir*¹, avant mars 2022, seuls certains journalistes pouvaient se permettre de faire quelques jours de télétravail de manière assez éparse. Des aménagements étaient également possibles pour l'équipe en charge de l'édition du week-end et celle des heures matinales. En mars 2020, il a fallu cinq jours à la rédaction pour passer toute la production et la gestion du journal en distanciel à 100%. L'ensemble du personnel a dû être équipé d'ordinateurs portables supportant les programmes et logiciels nécessaires pour permettre à tous (journalistes, éditeurs, graphistes, éditeurs photo...) de travailler à distance. Les outils de communication par messagerie instantanée ou permettant des réunions à distance, tels que Slack ou Teams, ont été généralisés. Avant la pandémie, la pratique du télétravail au sein des rédactions de *La Libre Belgique*² et de *L'Écho*³ était également rare et peu organisée. Les équipes ont donc également dû s'adapter rapidement. Depuis février 2022, si l'obligation du télétravail a été levée et que le journal est de nouveau majoritairement conçu depuis la salle de rédaction de chacun de ces trois titres, des routines et des processus de travail adoptés pendant la pandémie persistent. Le télétravail est désormais passé de minoritaire à une certaine normalité dans laquelle journalistes, éditeurs et graphistes peuvent se permettre de travailler un à deux jours par semaine depuis leur domicile. L'utilisation des outils de communication numériques au quotidien (tels que les messageries instantanées, les documents partagés en ligne ou l'accès à distance aux serveurs et programmes internes à la rédaction) est devenue indispensable et l'organisation spatiale des rédactions s'est adaptée à un mode de travail désormais hybride, entre présence physique et virtuelle.

Pour un chercheur menant une étude ethnographique ayant pour terrain ces rédactions de presse écrite, il est dès lors nécessaire de prendre en compte cette nouvelle dimension virtuelle de la pratique. Comment articuler une certaine forme d'ethnographie virtuelle avec l'ethnographie « traditionnelle » d'observation et de participation physique du chercheur sur le terrain de recherche? Comment en définir les limites pour le chercheur, en termes de temps, d'espace et de gestion

du flux des données disponibles? Une nécessaire adaptation méthodologique doit être menée. Entre mars 2022 et juin 2022, période où, en Belgique, le télétravail n'est plus obligatoire pour la première fois depuis deux ans, nous avons mené une étude ethnographique dans les trois rédactions de quotidiens belges francophones de qualité⁴ : *Le Soir* (mars 2022), *La Libre* (mai 2022) et *L'Écho* (juin 2022). Nous avons effectué une ethnographie combinée (Hine, 2020) entre l'espace physique de la rédaction et les espaces de travail virtuels utilisés par ses membres. Nous partageons dans cet article les enseignements et limites que nous tirons, en tant que chercheuse de la pratique de l'ethnographie de rédaction dans un milieu organisationnel dont les méthodes de travail se sont hybridées à la suite des changements suscités par la COVID-19.

L'ethnographie de rédaction, une méthode en constante évolution

« Dans sa forme la plus simple et la plus évidente, l'ethnographie organisationnelle est l'étude ethnographique, ainsi que sa diffusion, des organisations et leurs processus d'organisation » (Ybema, Yanow, Wels et Kamsteeg, 2015, p. 4)^{5, 6}. Le terrain, trait distinctif de ce type d'ethnographie, y est dès lors considéré comme le centre d'intérêt majeur de l'analyse (Ybema et al., 2009). Considérant la salle de rédaction comme le terrain d'une entreprise médiatique, les recherches ethnographiques en journalisme peuvent être étudiées comme une branche particulière de l'ethnographie organisationnelle. Cette « ethnographie de la salle de rédaction » (*newsroom ethnography*) (Zelizer, 2004) permet d'étendre la méthodologie de l'observation participante à un outil d'exploration du journalisme sur le terrain.

Première vague d'ethnographie de rédaction

Ce sont les chercheurs anglo-saxons qui vont importer l'ethnographie comme méthode dans la recherche en journalisme à la fin des années 1970. Trois recherches, publiées entre 1978 et 1980, sont considérées comme fondatrices du genre en journalisme : Tuchman (1978), Gans (1979) et Fishman (1980). Ces auteurs, par l'immersion dans diverses rédactions de presse écrite et audiovisuelle américaines, tentent de comprendre comment un événement devient une actualité et comment ces actualités sont transmises au public, en observant et caractérisant notamment les pratiques et processus de prise de décision

à l'œuvre dans le travail des professionnels de l'information. Leurs méthodes suivent les modèles établis par les sociologues de l'école de Chicago, sous l'égide de Robert Ezra Park. Ils importent l'observation participante et l'enquête immersive de l'anthropologie vers la sociologie en prônant une recherche empirique et en développant des méthodes de recherche jusque-là inédites : utilisation scientifique de documents personnels, travail sur le terrain systématique, exploitation de sources documentaires diverses (Coulon, 2020).

Si la méthodologie de Tuchman (1978), Gans (1979) et Fishman (1980) n'est pas systématiquement explicitée comme telle, elle apparaît en filigrane dans leurs ouvrages et met l'accent sur le terrain de recherche, la description précise du temps passé sur ce terrain et ce que le chercheur y a fait ou non. De leurs conclusions émergent des concepts centraux des *Journalism Studies*. Tuchman (1978) démontre que les actualités sont définies en fonction de la prise en compte de contraintes organisationnelles et introduit les notions de routines organisationnelles et de rituels stratégiques. Gans (1979) évoque la question de l'idéologie et, ce faisant, le concept de *news values* (valeurs d'actualités). Fishman (1980) aborde les notions de pouvoir social et les liens complexes pouvant exister entre le journalisme et d'autres champs (judiciaire, politique...).

Ces études ont mis en lumière la manière dont les informations sont soumises à des routines⁷, l'agencement de l'espace au sein des rédactions, la division du travail ou encore la hiérarchie au sein l'entreprise (Cottle, 2007). Cela a permis à la fois de comprendre et d'appréhender les connaissances et compétences professionnelles des journalistes ainsi que de questionner et donner un cadre aux notions d'objectivité et de vérité dans la construction de l'information et leur justification à travers un travail routinier (Westlund et Ekström, 2019). Plusieurs critiques peuvent néanmoins être adressées à ces études de la première vague, liées au contexte intellectuel et sociopolitique des années 1970 et 1980 (aux États-Unis principalement). Soulignons l'importance élevée qu'ont accordé les auteurs aux contraintes organisationnelles et au pouvoir stratégique, se concentrant uniquement sur des organes d'informations parmi les plus influents (principales chaînes de radio et télévision du pays) et aux sources officielles (Stonbely, 2015). La mesure dans laquelle ces études reflètent le journalisme de manière générale est donc discutable (Zelizer, 2004). De même, certains cadres peuvent apparaître aujourd'hui comme

« surutilisés » (Zelizer, 2004), à l'instar de l'importance donnée à la détermination des routines (Cottle, 2007).

Enfin, moins les salles de rédactions actuelles ressemblent à celles des années 1970, et plus la pertinence des ethnographies menées à cette période devient marginale (Cottle, 2000; Paterson et Domingo, 2008; Zelizer, 2004). L'arrivée d'internet et le développement de la presse en ligne ont notamment reconfiguré le fonctionnement et l'organisation des rédactions de presse et les pratiques de production de l'information. Cela a ouvert la voie à l'évaluation critique de ces premières approches, mais aussi à de nouvelles recherches sur la salle de rédaction ainsi qu'à la manière dont le chercheur peut y mener une étude ethnographique (Cottle, 2000, 2007; Ryfe, 2016; Stonbely, 2015).

Une deuxième vague d'ethnographie de rédaction

L'arrivée d'internet et de l'information en ligne fait l'objet d'une forte attention de la part des chercheurs, qui renouent avec la démarche ethnographique, quelque peu délaissées après les années 1980. Les *Journalism Studies* appellent cela la « seconde vague d'ethnographie de rédaction » (Cottle, 2000; Paterson et Domingo, 2008; Robinson et Metzler, 2016). L'ethnographie est alors considérée comme « le meilleur antidote » contre le déterminisme technologique, en tant que méthode capable d'approcher une description adéquate de la culture et des pratiques de production médiatiques (Boczkowski, 2002; Paterson & Domingo, 2008). L'étude du journalisme en ligne est dominée par la recherche produite aux États-Unis, principalement en raison du rôle de premier plan que le pays a joué dans le développement d'internet en tant que média d'information. Citons notamment le travail de Boczkowski (2004), mené dans trois rédactions web de quotidiens américains, qui inspirera de nombreux chercheurs, tels Anderson (2013) et Usher (2014), et rouvrira la voie à l'ethnographie de rédaction dans le champ du journalisme en mutation. Les études menées en Europe ont adopté les cadres théoriques et méthodologiques élaborés dans la littérature américaine à ce sujet (Paterson et Domingo, 2008). La démarche ethnographique en rédaction reste cependant assez rare en France (Dagiral et Parasie, 2010) et en Belgique où quelques recherches émergent depuis le début des années 2000. Les travaux conséquents de Siracusa (2001) et Berthaut (2013) menés dans d'importantes rédactions audiovisuelles en France s'inscrivent pleinement dans la lignée des travaux américains. Au travers l'ethnographie de rédaction,

ils interrogent les pratiques et les normes professionnelles engagées dans le travail de fabrication de l'actualité d'un « lieu commun journalistique ». David (2002) et de Smaele et al. (2017) étudient la mise en forme visuelle de l'information au sein de rédactions de presse écrite. Cabrolié (2010), Colson et Heinderyckx (2008) et Degand (2012) utilisent quant à eux l'ethnographie de rédaction pour s'intéresser à l'évolution des pratiques journalistiques dans un environnement multimédia.

Par rapport à la « première vague » des années 1970 et 1980, cette nouvelle ère de l'ethnographie de rédaction prend en compte un environnement changeant qui, avec l'apparition du web, voit l'information se mondialiser, voire se globaliser (Freitag, 2010). Les organes de presse fonctionnent désormais 24 heures sur 24, sept jours sur sept. La production et le traitement de l'information se font en continu, bousculant les cadres temporels. L'espace de travail se voit réorganisé (Usher, 2015), la salle de rédaction, auparavant délimitée et centralisée dans l'espace, n'est plus l'unique lieu de production de l'information. La « culture d'information » ne se limite plus au milieu professionnel des travailleurs de l'information (Allan, 2006). Le journaliste n'est plus toujours le seul acteur dans le processus de création et de diffusion de l'information (comme l'indiquent les concepts de journalisme citoyen, participatif ou de contenu généré par les utilisateurs) (Wahl-Jorgensen, 2016). Des plateformes d'informations diverses voient le jour. Les modes de production sont également diversifiés avec l'introduction des nouvelles technologies dans les rédactions (Paterson et Domingo, 2011) et la convergence des médias (Singer, 2008; Robinson, 2011). De plus, ces organisations médiatiques luttent, davantage aujourd'hui qu'il y a 40 ans, pour survivre dans un paysage économique complexe (Alexander et al., 2016; Usher, 2014), dans un contexte d'augmentation de la productivité et de la pression financière (Undurraga, 2017).

L'ethnographie, aussi en ligne

Au terrain traditionnel, délimité par l'espace physique de la rédaction, vient s'ajouter un terrain virtuel, que le chercheur doit prendre en compte. « L'immersion » dans ces espaces virtuels s'apparente à une nouvelle manière de faire de l'ethnographie dans un monde numérique, conceptualisée sous différentes appellations telles

que « ethnographie virtuelle » (Hine, 2020), « ethnographie numérique » (Olson, 2017) ou encore « ethnographie en ligne » (Hart, 2017). Cette pluralité de désignations renvoie notamment au fait que l'ethnographie virtuelle, tout comme l'ethnographie traditionnelle, n'a pas de modèle unique et regroupe une diversité d'approches. L'ethnographie virtuelle permet d'appréhender toute expérience rendue possible par un support numérique, sur un support numérique (étudier un forum spécifique, observer des réalités virtuelles...) et ne nécessite pas de présence physique sur un terrain de recherche, qui peut devenir entièrement virtuel. La matière traitée par l'ethnographe comprend l'ensemble de textes, graphiques et autres éléments visuels ou sonores qu'il peut récolter sur les supports numériques et auxquels il donne sens. Ce type d'ethnographie cherche à comprendre les modèles et ordres relationnels et comportementaux (comme la construction des identités) dans la sphère numérique (Olson, 2017). Il s'agit en réalité d'appliquer au monde digital la méthode, les principes et perspectives de l'enquête de terrain : l'observation, la description, la participation – dans une certaine mesure décidée par le chercheur –, ainsi qu'une récolte éventuelle de documents. Ce type d'ethnographie soulève néanmoins plusieurs questions pour le chercheur, auxquelles celui-ci devra s'efforcer de répondre, notamment en matière de présentation de soi et d'interaction, de temporalité, d'adaptation aux formats multiples et, surtout, des préoccupations d'ordre éthique (Hine, 2020). Celles-ci ont notamment trait au caractère privé ou public des interactions en ligne, à l'autorisation et au consentement des observés pour l'utilisation des informations, à la question de l'anonymat qu'offre ou non une identité en ligne ou encore les relations et le niveau d'intimité entre chercheur et observé (Cera, 2023; Huang et al., 2023). Il n'existe pas de règles universelles applicables à toutes les études, ni de consensus général sur ces questions qui doivent cependant faire l'objet de réflexions pour tout chercheur s'apprêtant à mener une ethnographie en ligne.

Nous choisissons d'utiliser, tout au long de cet article, la dénomination « ethnographie virtuelle » telle que définie par Hine, « considérant les espaces en ligne comme des sites d'interaction à prendre au sérieux, sans aller toutefois jusqu'à soutenir qu'il existe un monde virtuel qu'on peut nettement distinguer du monde "réel" » (2020, p. 78). Si, aujourd'hui, certaines ethnographies organisationnelles peuvent être menées sur des terrains 100% virtuels, ce n'est pas le cas des ethnographies de rédaction, où la salle de presse reste encore un espace physique essentiel dans l'économie quotidienne

de la production journalistique, prolongé et complexifié par des outils en ligne. Il apparaît en outre que les enjeux et difficultés que posent l'ethnographie virtuelle diffèrent finalement peu des questions qui se présentent sur les terrains "réels" (en opposition à ceux virtuels) (Hine, 2020). Ce constat relativise la nécessité d'établir un ensemble d'enjeux propres à l'ethnographie en ligne, surtout pour les terrains de recherche tendant vers une certaine forme d'ethnographie virtuelle, car comportant des activités en ligne, mais qui ne constitue pas pour autant le thème central de la réflexion (Hine, 2020).

L'utilisation d'outils en ligne dans les rédactions pose cependant de nombreuses questions. « De telles caractéristiques exigent une pratique ethnographique souple, capable de s'adapter à l'évolution rapide des pratiques en fonction des plateformes, des agents et d'autres nouveaux facteurs qui influent sur la façon dont le travail d'information est effectué » (Robinson et Metzler, 2016, p. 448)⁸. Les techniques traditionnelles (se rendre dans une rédaction, passer de bureau en bureau, regarder les gens travailler, poser des questions, écouter des conversations, assister à des réunions, organiser des interviews pour faire le point sur ce qui a été vu et entendu) ne sont pas pour autant caduques, mais elles doivent être complétées. « L'ethnographie en journalisme entre aujourd'hui dans cet espace physique qu'est la salle de presse, sachant que le lieu ne représente qu'une petite partie de ce qui doit être observé » (Robinson et Metzler, 2016, p. 454)⁹. La rédaction n'est plus le seul terrain d'observation du chercheur, même s'il en reste l'élément central (Anderson, 2013). Usher (2014) explique par exemple passer du temps auprès des journalistes du *New York Times*, de leur entrée à leur sortie physique de la rédaction, tout en ayant un accès permanent à leurs boîtes courriels, leurs conversations téléphoniques et leur messagerie instantanée.

La prise en compte d'un terrain autant physique, délimité par l'espace de la rédaction, que virtuel, de par les nombreux outils numériques utilisés par les acteurs de ces rédactions, amène l'ethnographie de rédaction à adopter une méthode combinée (techniques en ligne et hors ligne), en réseau ou multisite (Cottle, 2007; Hine, 2020; Marcus, 1995). Anderson (2013) étudie par exemple la rédaction sous forme de « réseau ». Il passe du temps physiquement dans la rédaction, mais ajoute également l'observation d'un écosystème d'informations créé par d'autres acteurs sur différentes plateformes, déplaçant l'accent de l'observation de la salle de rédaction vers le flux

d'informations (Robinson et Metzler, 2016). Ce type de stratégie consiste à suivre les connexions, les associations, les relations entre un ensemble de sites interreliés. Elle est au cœur de ce que Marcus (1995) théorise comme étant de la recherche ethnographique multisite répondant à la manière dont l'information est aujourd'hui produite : elle ne résulte plus seulement d'un unique centre de production organisationnel, mais elle est de plus en plus dispersée sur de multiples sites et différentes plateformes, et alimentée par des journalistes basés dans différents lieux et/ou en déplacement (Cottle, 2007). Robinson et Metzler (2016) suggèrent alors aux chercheurs d'adopter une « sensibilité ethnographique ». Selon ces chercheurs, il s'agit de s'inscrire dans un paradigme selon lequel la clé de la connaissance d'une communauté réside davantage dans l'approche que dans la technique. L'ethnographe repense donc à la fois ce qui doit être observé (du travail "traditionnel" d'écriture d'un article et de recherche des sources aux échanges de courriels ou commentaires sur les réseaux sociaux), où cela peut être observé (du travail en rédaction au télétravail), quand observer (de l'habituel 9h-18h aux créneaux matinaux, tardifs ou continus), et qui observer (des journalistes aux « agents de production de contenu » que peut être un blogueur ou un citoyen). À ce travail d'observation et éventuellement d'expériences participatives, les chercheurs de la seconde vague d'ethnographie de rédaction ajoutent également la collecte d'autres types de données de terrain et surtout l'accomplissement d'entretiens qualitatifs (Thomsen, 2014).

Étude de terrain : ethnographie combinée et multisite

Entre mars 2022 et juin 2022, nous avons mené une étude ethnographique dans les trois rédactions de quotidiens belges francophones de qualité (Lugrin, 2001) : *Le Soir* (mars 2022), *La Libre* (mai 2022) et *L'Écho* (juin 2022). Nous avons passé une semaine en immersion dans chacune de ces trois rédactions. Notre immersion ne s'inscrit donc pas dans des temporalités aussi étendues que les immersions ethnographiques classiques, sauf si l'on considère que l'ensemble des rédactions visitées forme un terrain cohérent (Degand, 2012). Leur nature similaire (une rédaction de quotidien de presse écrite évoluant sur un même marché) et l'exhaustivité du corpus pris en compte (l'ensemble des quotidiens de qualité belges francophones) tend à valider ce postulat. Les trois rédactions forment en fin de compte

un seul objet d'étude, multiplement situé, sur lequel exercer une recherche ethnographique, « ce qui promet une appréciation plus approfondie de la façon dont le texte, le discours et les images sont professionnellement intégrés » (Cottle, 2007, p. 11)¹⁰. Cette approche multisite nous permet d'appréhender des « changements locaux contemporains » (Marcus, 1995, p. 98) – à savoir l'adaptation des pratiques de travail des journalistes au virtuel, en période post-covid – tout en s'éloignant d'une forme de particularisme obtenue si nous ne nous étions intéressée qu'à une seule rédaction. Cela étant, comme le souligne Marcus (1995, p. 100) : « tous les sites ne sont pas traités selon un ensemble uniforme de pratiques de terrain de la même intensité. Les ethnographies multisites sont inévitablement le produit de bases de connaissances de différentes intensités et qualités »¹¹.

En mars 2022, la rédaction du quotidien *Le Soir* emploie 91 journalistes (dont une trentaine d'éditeurs) en équivalent temps plein. Le rédacteur en chef est secondé par quatre adjoints dont l'un est responsable de l'anticipation, un second de l'information et les deux autres de l'édition. La rédaction fonctionne selon un système de « priorité au web ». Les journalistes écrivent donc des articles destinés en priorité au site, dont certains seront déclinés dans la version papier. L'équipe d'édition, composée des chefs d'édition (un premier pour le matin, un second pour la fin d'après-midi et le soir), des éditeurs, des graphistes, des correcteurs et des éditeurs photo travaillent aussi bien pour le web que le journal papier. À l'*Écho*, cette priorité au web est également de mise pour la cinquantaine de journalistes et éditeurs (dont la majorité sont salariés) qui composent la rédaction. Le rédacteur en chef est accompagné de deux adjoints; l'un est responsable de l'opérationnel, l'autre gère l'aspect éditorial. La rédaction de l'*Écho* compte également un pôle multimédia qui développe des projets numériques de plus grande envergure. Au quotidien *La Libre*, en mai 2022, la volonté de donner la priorité au web n'a pas encore abouti au sein de la rédaction qui reste encore fortement compartimentée entre web et papier. Le site internet *lalibre.be* a d'ailleurs son propre rédacteur en chef. La rédaction, organisée en plateau ouvert, est commune à plusieurs titres du groupe IPM : les quotidiens *La Libre* et *La DH/Les Sports*, l'hebdomadaire *Moustique*. De nombreuses synergies de contenus sont observées entre ces titres

Dans ces trois rédactions, notre posture, s'inscrivant pleinement dans la deuxième vague d'ethnographie de rédaction, a privilégié

l'observation – centrée sur les pratiques – à la participation; cette dernière s'est limitée à quelques expérimentations courtes et limitées de certaines fonctions (éditeur web, éditeur photo, graphiste) en présence des acteurs concernés. Nous avons par exemple choisi nous-mêmes certaines photos pour des articles destinés au web, ou débattu de choix avec un éditeur photo pour le journal papier. Nous avons également récolté divers documents liés aux pratiques quotidiennes de travail des personnes observées, lesquels nous avons combinés avec 31 longs entretiens. Nous avons effectué une ethnographie combinée (Hine, 2020) entre l'espace physique de la rédaction et les espaces de travail virtuels utilisés par ses membres. Si la délimitation du terrain physique – la salle de rédaction – est évidente et clairement définie dans l'espace, il n'en va pas de même avec le terrain virtuel. Tout en faisant preuve de « sensibilité ethnographique » (Robinson et Metzler, 2016), nous avons dû déployer une certaine ingéniosité méthodologique pour récolter des données sur notre terrain de recherche, car il n'existe pas une seule stratégie méthodologique commune combinant la saisie du réel et du virtuel.

Comme il nous est impossible de suivre le flux de production de l'information 24h/24h, sept jours sur sept, nous avons adapté nos horaires de présence en rédaction aux différentes périodes de travail en présentiel des personnes observées. Nous avons veillé à être présente au moins une fois à chaque moment clé de la vie du site web ou du journal papier (par exemple, l'ouverture du site web le matin à 6h30, la réunion de rédaction matinale, le bouclage du journal papier en soirée, la dernière veille du site web jusqu'à minuit...). De cette manière, nous avons pu assister au moins une fois, dans chaque rédaction, à l'ensemble des processus quotidiens de production de l'information, tant pour le site web que le journal papier. Comme le chercheur peut être physiquement sur un terrain et à la fois virtuellement sur un autre (Robinson et Metzler, 2016), nous observions en simultané, via divers canaux virtuels (messageries instantanées, documents partagés, visioconférence), l'activité des journalistes et éditeurs physiquement absents de la rédaction mais travaillant, depuis un autre lieu, à la construction ou à l'alimentation du journal et/ou du site. Afin d'établir un cadre spatial le plus clair possible de notre activité de chercheuse, nous avons volontairement choisi de ne pas nous impliquer de manière trop intensive dans l'activité de la rédaction en virtuel lorsque nous n'étions pas présentes physiquement sur le terrain de recherche. Nous nous sommes limitée à nous tenir au courant de l'évolution des sujets du jour et de leur traitement (via les documents partagés en ligne, par

exemple), de la composition des équipes par le biais des courriels et de la participation à d'éventuelles réunions virtuelles le dimanche, le journal du lundi étant désormais fait 100% à distance. Nous avons concentré nos observations sur les journalistes, éditeurs, éditeurs photo et graphistes, soit toutes les personnes travaillant pour l'entreprise de presse engagées pour son maintien opérationnel (construction et/ou alimentation du journal papier et/ou du site web). Les postes aux tâches davantage stratégiques (rédacteur en chef et adjoints, responsable de service...) ont fait l'objet d'entretiens qualitatifs. Nous avons veillé à ce que nos observations mêlent le travail de recherche de sources, d'écriture et d'édition « traditionnel » avec l'utilisation des outils numériques. Nous avons, par exemple, demandé l'accès à certains échanges virtuels (documents partagés en ligne), à être intégrée aux listes de diffusion s'adressant à l'ensemble de la rédaction ou à des services particuliers, à être admise autant que possible dans les services de messagerie instantanée, et à participer aux réunions, y compris en virtuel. Il est intéressant de noter que, tant pour notre présence physique que virtuelles, toutes nos demandes d'accès ont été acceptées sans condition ni restriction (si ce n'est de ne pas dévoiler immédiatement certaines informations telles que des exclusivités ou une restructuration organisationnelle à venir) pour autant que cela soit techniquement possible.

La place du chercheur entre réel et virtuel : enseignements et limites

L'articulation entre observation réelle et virtuelle tout au long de notre immersion n'a pas été évidente à mettre en place. Nous partageons ici plusieurs difficultés rencontrées qui dressent les contours et limites de l'ethnographie virtuelle lors d'une ethnographie de rédaction. L'ethnographie virtuelle élève certaines barrières qui ne sont pas faciles à franchir entre observateur et observé. Tout d'abord, plusieurs problèmes d'accès se sont posés. Dans deux des trois rédactions, il a été impossible de nous joindre aux canaux de discussion Teams et Slack utilisés par les membres de la rédaction, ceux-ci étant configurés de telle manière que seules les personnes disposant d'une adresse courriel liée à l'entreprise de presse peuvent y avoir accès. La lourdeur du processus, voire l'impossibilité dans certains cas, de nous créer une adresse courriel et un identifiant y donnant accès, pour une période trop limitée dans le temps, nous a empêchée de suivre l'ensemble des

échanges se tenant via ces canaux virtuels. Or, les personnes observées physiquement dans la rédaction sont toutes en permanence connectées sur Slack, WhatsApp et/ou Teams (en fonction du logiciel plébiscité par la rédaction) où des groupes de conversations d'équipe et interéquipes y ont été créés.

De plus, nous avons pu observer que nos interlocuteurs participaient en simultané à plusieurs conversations de groupes, parfois sur plusieurs plateformes différentes en même temps. C'est une importante quantité de matière virtuelle à laquelle nous n'avons pas accès directement. Cela a d'abord pu donner l'impression de perdre de l'information. Mais, face à un flux si important, il n'est en réalité pas possible de traiter et trier l'ensemble des messages, courriels et discussions et d'en sélectionner le contenu pertinent. Nous avons donc compensé le manque d'accès à certains canaux (les messageries instantanées) par l'observation des échanges virtuels directement à partir de l'écran des personnes observées, lorsque cela s'y prêtait, en pratiquant le *shadowing*. Cette méthode consistant à suivre une personne comme son ombre (Vásquez, 2013) nous a semblé particulièrement indiquée pour appréhender la partie virtuelle de notre collecte d'informations dans le cadre physique de la rédaction. Nous y trouvons comme avantage de pouvoir non seulement prendre connaissance de ce type d'échange, mais aussi d'avoir la capacité de poser des questions directement à l'interlocuteur observé et d'échanger sans attendre avec lui sur ce type de pratique. Comme le soulignent Robinson et Metzler (2016), « le fait d'être présent sur le moment pour assister à la frénésie des échanges lors d'un *chat*, par exemple, donne à l'observateur une sensation plus authentique de l'impact du sujet ou de l'événement en salle de rédaction » (Robinson & Metzler, 2016, p. 455)¹². Cela étant, dans ce genre d'échanges très rapides, il est généralement difficile de saisir la nature des interactions fugaces qui prennent place dans ces espaces. (Gehl, 2016).

À cette difficulté s'ajoute également ce que nous nommons le « dédoublement de communication » lorsque l'information passe à la fois par l'oral et le canal de communication virtuel : c'est-à-dire que certaines conversations commencent en virtuel et se poursuivent à l'oral (et vice-versa). La compréhension est d'autant plus compliquée pour le chercheur que l'information peut alors passer d'un canal auquel il a accès, à un autre qui lui est fermé, ou l'inverse (une question générale via courriel à laquelle un interlocuteur répond par messagerie instantanée par exemple). L'ingéniosité méthodologique du chercheur

sera alors de relever les questions posées ou les informations transmises en partie par un canal auquel il a accès et d'interroger ensuite les interlocuteurs, sur le terrain physique, par rapport aux réponses qu'ils auraient apportées en virtuel, sur une plateforme interdite au chercheur.

Par ailleurs, nous remarquons que le choix des observés d'opter pour un canal de discussion physique ou virtuel dépend notamment du type d'information à partager ou à débattre, et de son importance. Ainsi, l'oralité pourra être un canal approprié pour lancer une conversation – « Regarde ce que je t'ai envoyé! » (éditeur web, *Le Soir*) : interpellation orale d'une personne assise à la même table pour attirer l'attention sur l'information transmise de manière virtuelle – et se terminer en virtuel s'il s'agit de messages simples (validation d'un post à publier, envoi d'un lien ou de l'image demandée, réponse courte à une question...), ou encore, être reprise à l'oral si la question est sujette à un débat plus complexe. S'il n'est dès lors pas question de négliger l'information passant à travers les canaux virtuels, il apparaît que celle-ci implique souvent un retour ou une suite à l'oral si elle est suffisamment complexe. Pour le chercheur, cela peut devenir un indice de pertinence de l'information dans un contexte de flux et de quantité difficile à gérer.

Il est cependant essentiel que les personnes observées incluent le chercheur le plus souvent possible dans les échanges virtuels. Nous avons pu constater que, malgré une volonté de bien faire, il arrivait fréquemment que l'on oublie de nous transférer tel ou tel courriel général ou de nous prévenir d'une discussion virtuelle intéressante. Le chercheur doit en conséquence toujours être réactif et veiller à ce que ces informations lui soient transmises... pour autant qu'il soit au courant de leur existence. On peut cependant avancer que ce genre de difficulté, que l'on pourrait résumer par la nécessité d'être présent « partout, tout le temps, pour ne rien rater », ne diffère pas de questions qui se posaient déjà lors d'ethnographie de rédaction avant l'arrivée du web. Les ethnographes doivent depuis toujours composer avec ce paradoxe. Le virtuel semble cependant amplifier le phénomène à cause du flux conséquent et continu d'informations qui circulent. Pour ces raisons, l'observation des espaces virtuels internes à une rédaction, bien qu'indispensable, reste difficile à mettre en œuvre.

Ajoutons à cela le caractère éphémère et mouvant des documents et discussions échangées via les canaux virtuels que le chercheur se doit d'archiver. Si un courriel peut être enregistré facilement, il n'en va pas

de même pour d'autres outils dont l'édition est partagée entre tous les membres de la rédaction. Pour l'archivage, le chercheur peut alors avoir recours aux captures d'écran (qui seront le reflet du contenu d'un document à un temps donné), au téléchargement de celui-ci à un moment précis, ou à ses notes manuscrites. Ces contraintes soulèvent encore une fois des questions de temporalité et de capacité en vue de l'analyse. Quelle version du document veut-on garder, puisqu'il ne sera pas possible d'en obtenir une pour chaque modification subie? Encore une fois, la rigueur méthodologique, soit l'application de règles établies à la régularité de la collecte de données, adaptée au temps, à l'espace et à la plateforme, peut aider le chercheur à dépasser cet écueil. Nous avons essayé, dans la mesure du possible, de limiter le nombre de versions à enregistrer et de captures d'écran à effectuer en n'exécutant ce type de sauvegarde qu'une fois par jour, après l'heure de bouclage du journal papier.

Enfin, dans cette étude d'un flux aux limites floues – bien que nous ayons tenté d'en définir les contours –, il peut sembler difficile pour le chercheur d'atteindre la saturation, les possibilités du virtuel semblant infinies. Selon nous, la résolution de ce type de questionnement se trouve alors dans le rattachement au terrain réel (physique) sur lequel évolue le chercheur. Dans le cas de la saturation, c'est l'expérience de terrain qui va conditionner la clôture de l'enquête puisque les données issues du virtuel ne prennent finalement sens qu'en tenant compte du contexte physique dans lequel elles sont reçues. Lorsque les nouvelles informations que l'on collecte et les nouvelles données qui s'élaborent n'apportent plus rien de vraiment neuf (Derèze, 2019), tant pour le "réel" que pour le virtuel, la saturation est atteinte. La présence physique du chercheur sur le terrain reste plus que jamais un impératif, qui peut pallier les difficultés rencontrées avec le virtuel. Il est par exemple difficile pour un chercheur d'interpréter des contenus envoyés via messageries instantanées (Howard, 2002) et ceux-ci, hors de leur contexte d'émission et d'interaction, peuvent être totalement vides de sens, polysémiques ou impossible à comprendre et à restituer de manière fidèle.

En outre, sur les canaux virtuels, la communication informelle est presque inexistante. Pour le chercheur, être présent sur le terrain permet d'accéder à des discussions informelles, riches en information et révélatrices de relations de travail, de mécanismes et processus internes. Les personnes observées au sein des trois rédactions s'accordent pour dire que les échanges en ligne sont moins nombreux et moins riches,

concentrés sur des aspects purement opérationnels et pratiques, moins discutés qu'en présentiel. La valeur ajoutée de ces outils dans les rédactions observées ne semble donc pas très élevée. Selon Boboc (2017), cela s'expliquerait notamment par les conditions particulières de fonctionnement de chaque contexte local dans lequel l'utilisation et l'appropriation de ces outils s'inscrivent. Benedetto-Meyer et Klein (2017) ajoutent que « les entreprises qui se définissent comme "digitales" mobilisent des outils numériques mais ne semblent pas engager pour autant de transformations organisationnelles profondes, ce qui pourrait expliquer les difficultés d'usage et d'appropriation de ces outils » (p. 37).

La communication non verbale est également très difficile, voire impossible si le chercheur est lui aussi derrière un écran, à observer en ligne. Or, l'organisation spatiale de la rédaction et la manière dont différentes fonctions s'y articulent et interagissent entre elles sont notamment des enjeux d'observation qui nous semblent révélateurs. Nous avons pu nous en apercevoir lors de nos différentes immersions. Quand les postes opérationnels sont par exemple répartis autour d'une seule table, cela facilite les échanges entre les observés, mais aussi pour le chercheur. Cette organisation permet de passer aisément d'un acteur à l'autre et d'assister presque'immanquablement aux débats et discussions. Cela donne une vision directe et précise du travail collectif entre diverses équipes et fonctions et de leur organisation hiérarchique. À l'inverse, les dynamiques entre personnes et entre fonctions sont moins fluides lorsque celles-ci sont physiquement éloignées les unes des autres et il est plus difficile pour le chercheur de saisir les liens qui les unissent et les relations qu'elles entretiennent les unes avec les autres.

Les outils de communication et de travail numériques, instaurés durant les périodes de confinement relatives à la COVID-19 entre mars 2020 et février 2022, se sont installés durablement au sein des rédactions de presse écrite belge francophone. Ceux-ci permettent désormais aux acteurs des rédactions de pratiquer le télétravail certains jours de la semaine. Pour observer et prendre part à cette nouvelle « hybridité » du travail en rédaction, l'ethnographie via l'immersion et la participation sur le terrain physique de la rédaction demeure toujours

pertinente, voire indispensable. Bien que la méthodologie ait subi de nombreuses évolutions au fil du temps et qu'encore aujourd'hui, la manière dont les chercheurs « font de l'ethnographie » reste toujours sujette à débats, ses traits constitutifs restent importants : le terrain d'étude, la relation du sujet avec le lieu et le temps que le chercheur y passe (Robinson et Metzler, 2016), dans la mesure où les dimensions virtuelles et numériques sont prises en compte tout autant que l'espace physique. Les techniques traditionnelles – sans être caduques – doivent être complétées et tenir compte de l'importance prise par l'utilisation des outils numériques au quotidien dans les rédactions, que reflète la multiplication des canaux de communication à observer.

Pour faire face à ce défi, le chercheur doit dès lors faire preuve d'ingéniosité méthodologique (mettre en place balises et stratégies formelles et/ou informelles) afin de faire face aux difficultés d'accès à la matière virtuelle et au traitement de celle-ci : compenser le manque ou l'impossibilité d'accès à certains canaux de communication et de travail virtuels par l'observation des échanges directement à partir de l'écran des personnes observées en pratiquant le *shadowing*. Gérer le « dédoublement de communication » lorsqu'une partie de l'information passe à l'oral et la suite par le virtuel (ou vice-versa) en relevant les questions posées ou les interrogations transmises par un canal auquel le chercheur a accès et interroger les acteurs présents sur le terrain physique. Pallier les « oublis » des acteurs à inclure le chercheur dans les échanges virtuels en étant proactif, sans oublier qu'il est impossible d'« être partout, tout le temps » et de ne rien rater, y compris sur le terrain physique. Gérer l'archivage des informations échangées en virtuel via les captures d'écran, le téléchargement de documents et la prise de note en faisant preuve de rigueur méthodologique.

Néanmoins, l'objet de recherche n'étant pas purement numérique, la matière virtuelle nécessite d'être étudiée dans un contexte « physique », sans quoi elle ne dégage pas de sens. Les questions relatives à la saturation, la communication informelle et non verbale ou encore l'organisation spatiale de la rédaction ne peuvent par exemple s'observer que via l'immersion sur le terrain physique. Il apparaît en effet que les outils de communication virtuels utilisés en rédaction prolongent et complètent les interactions et le travail réalisés dans l'espace physique. Ils ne les remplacent pas. Finalement, ce qui est observable à l'intérieur des rédactions peut apporter des pistes d'interprétation, y compris sur ce qu'il se passe sur les canaux virtuels,

car c'est sur le terrain physique que se dessinent d'abord les enjeux de l'objet de recherche.

Bibliographie

- Alexander, J. C., Breese, E. B. et Luengo, M. (2016). *The Crisis of Journalism Reconsidered: Democratic Culture, Professional Codes, Digital Future*. Cambridge University Press.
- Allan, S. (2006). *Online News: Journalism and the Internet*. Open University Press.
- Anderson, C. W. (2013). *Rebuilding the News: Metropolitan Journalism in the Digital Age*. Temple University Press.
- Benedetto-Meyer, M. et Klein, N. (2017). Du partage de connaissances au travail collaboratif : Portées et limites des outils numériques. *Sociologies pratiques*, 34(1), 29-38.
<https://doi.org/10.3917/sopr.034.0029>
- Berthaut, J. (2013). *La banlieue du « 20 heures »*. *Ethnographie de la production d'un lieu commun journalistique*. Agone; Cairn.info.
<https://www.cairn.info/la-banlieue-du-20-heures--9782748901894.htm>
- Boboc, A. (2017). Numérique et travail : Quelles influences? *Sociologies pratiques*, 34(1), 3-12.
<https://doi.org/10.3917/sopr.034.0003>
- Boczkowski, P. J. (2002). The Development and Use of Online Newspapers: What Research Tells Us and What We Might Want to Know. Dans L. Lievrouw et S. Livingstone (dir.), *The handbook of new media* (270-286). SAGE Publications Ltd.
- Boczkowski, P. J. (2004). *Digitizing the News – Innovation in Online Newspapers*. MIT Press.
- Cabrolé, S. (2010). Les journalistes du parisien.fr et le dispositif technique de production de l'information. *Réseaux*, 160-161(2-3), 79-100. <https://doi.org/10.3917/res.160.0079>
- Cera, M. (2023). Digital Ethnography: Ethics through the Case of QAnon. *Frontiers in Sociology*, 8, 1119531.
<https://doi.org/10.3389/fsoc.2023.1119531>

- Colson, V. et Heinderyckx, F. (2008). Do Online Journalists Belong in the Newsroom? A Belgian Case of Convergence. Dans C. Paterson et D. Domingo, *Making Online News: The Ethnography of New Media Production* (143-154). Peter Lang Publishing Inc.
- Cottle, S. (2000). New(s) Times: Towards a 'Second Wave' of News Ethnography. *Communications*, 25(1), 19-42. <https://doi.org/10.1515/comm.2000.25.1.19>
- Cottle, S. (2007). Ethnography and News Production: New(s) Developments in the Field*. *Sociology Compass*, 1, 1-16. <https://doi.org/10.1111/j.1751-9020.2007.00002.x>
- Coulon, A. (2020). *L'École de Chicago*. Presses universitaires de France. <https://doi.org/10.3917/puf.coulo.2020.01>
- Dagiral, É. et Parasie, S. (2010). Presse en ligne : Où en est la recherche? *Réseaux*, 160-161(2-3), 13-42. <https://doi.org/10.3917/res.160.0013>
- David, B. (2002). La photographie de presse dans les cadres du chercheur. *Études de communication. langages, information, médiations*, 25 71-86. <https://doi.org/10.4000/edc.657>
- Degand, A. (2012). *Le journalisme face au web : Reconfiguration des pratiques et des représentations professionnelles dans les rédactions belges francophones* [Thèse]. Université Catholique de Louvain.
- Derèze, G. (2019). *Méthodes empiriques de recherche en information et communication : Observer décrire rendre compte*. De Boeck Supérieur.
- de Smaele, H., Geenen, E. et Cock, R. D. (2017). Visual Gatekeeping – Selection of News Photographs at a Flemish Newspaper: A Qualitative Inquiry into the Photo News Desk. *Nordicom Review*, 38(s2), 57-70. <https://doi.org/10.1515/nor-2017-0414>
- Fishman, M. (1980). *Manufacturing the News*. University of Texas Press.
- Freitag, M. (2010). L'avenir de la société : Globalisation ou mondialisation? *SociologieS*. <https://doi.org/10.4000/sociologies.3379>
- Gans, H. J. (1979). *Deciding What's News: A Study Of CBS Evening News, NBC Nightly News, Newsweek, And Time*. Northwestern University Press.
- Gehl, R. W. (2016). Power/freedom on the dark web: A digital

- ethnography of the Dark Web Social Network. *New Media & Society*, 18(7), 1219-1235. <https://doi.org/10.1177/1461444814554900>
- Hart, T. (2017). Online Ethnography. Dans J. Matthes, C. S. Davis, et R. F. Potter (dir.), *The international encyclopedia of communication research methods* (Vol. 3, p. 1331-1339). Wiley.
- Hine, C. (2020). L'ethnographie des communautés en ligne et des médias sociaux : Modalités, diversité, potentialités. Dans F. Millerand, D. Myles et G. Latzko-Toth, *Méthodes de recherche en contexte numérique* (77-101). Les Presses de l'Université de Montréal. https://pum.umontreal.ca/catalogue/methodes_de_recherche_en_contexte_numerique
- Howard, P. (2002). Network Ethnography and the Hypermedia Organization: New Media, New Organizations, New Methods. *New Media & Society*, 4(4), 550-574. <https://doi.org/10.1177/146144402321466813>
- Huang, B., Cadwell, P. et Sasamoto, R. (2023). Challenging ethical issues of online ethnography: Reflections from researching in an online translator community. *The Translator*, 29(2), 157-174. <https://doi.org/10.1080/13556509.2023.2188700>
- Lugrin, G. (2001). Le mélange des genres dans l'hyperstructure. *Semen. Revue de sémio-linguistique des textes et discours*, 13. <https://doi.org/10.4000/semen.2654>
- Marcus, G. E. (1995). Ethnography in/of the World System: The Emergence of Multi-Sited Ethnography. *Annual Review of Anthropology*, 24, 95-117.
- Olson, L. N. (2017). Grounded Theory. Dans J. Matthes, C. S. Davis et R. F. Potter (dir.), *The international encyclopedia of communication research methods* (Vol. 2, p. 864-873). Wiley.
- Paterson, C. et Domingo, D. (2008). *Making Online News: The Ethnography of New Media Production*. Peter Lang Publishing Inc.
- Paterson, C. et Domingo, D. (2011). *Making Online News- Volume 2: Newsroom Ethnographies in the Second Decade of Internet Journalism*. Peter Lang Publishing Inc.
- Robinson, S. (2011). Convergence Crises: News Work and News Space in the Digitally Transforming Newsroom. *Journal of Communication*, 61(6), 1122-1141. <https://doi.org/10.1111/j.1460-2466.2011.01603.x>

- Robinson, S. et Metzler, M. (2016). Ethnography of Digital News Production. Dans T. Witschge, C. W. Anderson, D. Domingo et A. Hermida, *The SAGE Handbook of Digital Journalism* (p. 447-459). SAGE Publications Ltd. <https://doi.org/10.4135/9781473957909>
- Ryfe, D. (2016). News Routines, Role Performance, and Change in Journalism. Dans C. Mellado, L. Hellmueller et W. Donsbach, *Journalistic Role Performance: Concepts, Contexts, and Methods*. Routledge. <https://doi.org/10.4324/9781315768854>
- Shoemaker, P. J. et Reese, S. D. (1996). *Mediating the Message: Theories of Influences on Mass Media Content*. Longman Trade/Caroline House.
- Singer, J. B. (2008). Ethnography of newsroom convergence. Dans C. Paterson et D. Domingo, *Making Online News: The Ethnography of New Media Production* (157-170). Peter Lang Publishing Inc.
- Siracusa, J. (2001). *Le JT, machine à décrire. Sociologie du travail des reporters à la télévision*. De Boeck Supérieur; Cairn.info. <https://www.cairn.info/le-jt-machine-a-decrire--9782804137175.htm>
- Stonbely, S. (2015). The Social and Intellectual Contexts of the U.S. "Newsroom Studies," and the Media Sociology of Today. *Journalism Studies*, 16(2), 259-274. <https://doi.org/10.1080/1461670X.2013.859865>
- Thomsen, L. H. (2014). *Ethnographic Fieldwork: Studying Journalists at Work*. SAGE Publications, Ltd. <https://doi.org/10.4135/978144627305014539108>
- Tuchman, G. (1978). *Making news: A study in the construction of reality*. Free Press.
- Undurraga, T. (2017). Making News, Making the Economy: Technological Changes and Financial Pressures in Brazil. *Cultural Sociology*, 11(1), 77-96. <https://doi.org/10.1177/1749975516631586>
- Usher, N. (2014). *Making News at The New York Times*. University of Michigan Press.
- Usher, N. (2015). Newsroom moves and the newspaper crisis evaluated: Space, place, and cultural meaning. *Media, Culture & Society*, 37(7), 1005-1021. <https://doi.org/10.1177/0163443715591668>
- Vásquez, C. (2013). Devenir l'ombre de soi-même et de l'autre.

Réflexions sur le shadowing pour suivre à la trace le travail d'organisation. *Revue internationale de psychosociologie et de gestion des comportements organisationnels*, HS(Supplement), 69-89. <https://doi.org/10.3917/rips1.hs01.0067>

Wahl-Jorgensen, K. (2016). Emotion and journalism. Dans T. Witschge, C. W. Anderson, D. Domingo et A. Hermida, *The SAGE Handbook of digital Journalism* (p. 128-144). SAGE Publications Ltd.

Westlund, O. et Ekström, M. (2019). News Organizations and Routines. Dans K. Wahl-Jorgensen et T. Hanitzsch, *The Handbook of Journalism Studies* (p. 73-89). Routledge. <https://doi.org/10.4324/9781315167497>

Ybema, S., Yanow, D., Wels, H. et Kamsteeg, F. (2009). *Organizational ethnography: Studying the complexities of everyday life*. SAGE Publications Ltd.

Zelizer, B. (2004). *Taking Journalism Seriously: News and the Academy*. SAGE Publications Ltd. <https://doi.org/10.4135/9781452204499>

¹ Quotidien belge francophone fondé en 1887 faisant partie du groupe Rossel, important groupe médiatique belge détenant 85 marques en Belgique et en France. Le titre se positionne comme étant centriste à tendance libérale et se définit comme progressiste et indépendant. *Le Soir* est le quotidien francophone le plus lu en Belgique.

² Historiquement catholique et conservateur jusqu'à la fin des années 1990, *La Libre Belgique*, couramment appelée *La Libre*, a adopté une ligne plus progressiste et générale, se positionnant comme un journal de débats sur tous les grands sujets. Le titre est le deuxième quotidien national le plus lu en Belgique francophone. *La Libre* fait partie du groupe de presse IPM (*La Dernière Heure/Les sports+*, *les Editions de l'Avenir*, *Paris Match*), détenu à 100% par la famille belge le Hodey.

³ Le journal de l'actualité économique et financière belge s'est ouvert en 1990 au traitement d'une information plus large que l'actualité boursière, tout en gardant un ADN économique. Le journal – dont la diffusion papier et web en 2020 n'excède pas les 17 000 exemplaires – n'occupe pas une part de marché significative sur le marché de la Presse quotidienne nationale. *L'Écho* appartient à *Mediafin* (l'entreprise conjointe du groupe Rossel et Roularta Media Group).

⁴ Sous ces étiquettes de presse « populaire » ou de « qualité », nous faisons référence à un mode de traitement de l'information différent et non pas un

jugement de valeur sur le type de lectorat (Lugrin, 2001). La presse populaire privilégiera des thématiques comme le sport, le scandale ou le fait-divers et les informations pratiques au détriment d'actualité nationales et internationales politiques, économiques et culturelles prisées par les journaux dits de « qualité ».

⁵ Librement traduit de l'anglais vers le français. Les versions originales de toutes les citations traduites par l'auteure se trouvent en notes de fin de document.

⁶ « At its simplest and most self-evident, organizational ethnography is the ethnographic study, and its dissemination, of organizations and their organizing processes. » (Ybema et al., 2009, p. 4)

⁷ Les routines sont considérées comme « des formes répétées et structurées utilisées par les médias pour faire leur travail » (Shoemaker et Reese, 1996, p. 105). Celles-ci désignent tout autant des processus et pratiques tangibles et observables (la ligne éditoriale, les adaptations et anticipations aux contraintes techniques et temporelles du métier et aux regards des lecteurs, sources ou collègues...) que l'expression de valeurs et principes (les valeurs d'actualités, les normes d'objectivité...).

⁸ « Such characteristics demand nimble ethnographic practice that adopts significant flexibility for rapidly changing practices according to platforms, agents, and other new factors affecting how newswork is performed » (Robinson & Metzler, 2016, p. 448).

⁹ « The journalism ethnographer today enters that physical-space newsroom, knowing that place represents only a small part of what needs to be observed » (Robinson & Metzler, 2016, p. 454).

¹⁰ « This promises a deeper appreciation of how text, talk and visuals are professionally built into the various epistemological claims to 'truth' that inform today's news » (Cottle, 2007, p.11).

¹¹ « But not all sites are treated by a uniform set of fieldwork practices of the same intensity. Multi-sited ethnographies inevitably are the product of knowledge bases of varying intensities and qualities » (Marcus, 1995, p.100).

¹² « Being there in the moment to witness the flurry of exchange of a chat for, example, lends the observer a more authentic "feel" for the impact of the news story of newsroom event » (Robinson & Metzler, 2016, p. 455).